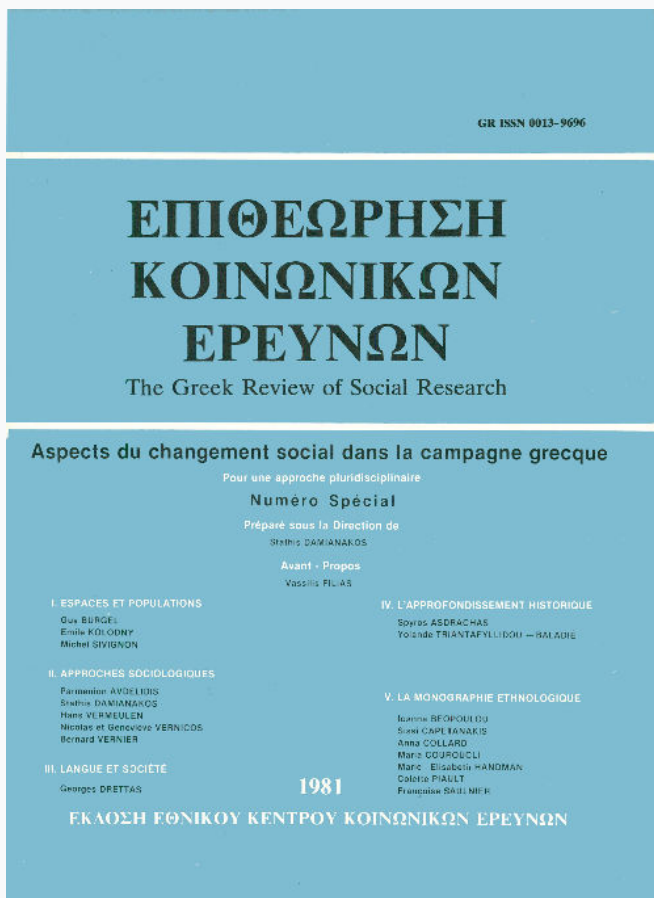


# The Greek Review of Social Research

(1981)

Numero Special



**As long as grandmothers talk...: A sociolinguistic approach to bilingualism in an Almopian village**

*Georges Drettas*

doi: [10.12681/grsr.572](https://doi.org/10.12681/grsr.572)

Copyright © 1981, Georges Drettas



This work is licensed under a [Creative Commons Attribution-NonCommercial 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0/).

## To cite this article:

Drettas, G. (1981). As long as grandmothers talk.: A sociolinguistic approach to bilingualism in an Almopian village. *The Greek Review of Social Research*, 143–157. <https://doi.org/10.12681/grsr.572>

# Tant que les grands-mères parlent...

*Approche sociolinguistique du bilinguisme actuel  
dans un village de l'Almopie\**

par **Georges Drettas**

*Attaché de Recherche au CNRS  
Laboratoire de Langues et Civilisations à tradition orale*

*1.../ και περιελάμβανε τό πρός βορρᾶν τῆς Ἐδέσσης (Βοδενῶν) και Γιαννιτσᾶς μέρος, ὅπερ ἑλληνιστί μὲν κατά τοὺς Βυζαντινοὺς καλεῖται νῦν Μογλενά, τουρκιστί δέ Καρατζόβασι, περιέχον 46 χωριά, ὧν οἱ νῦν κάτοικοι Βούλγαροι και Τούρκοι ὄντες ζῶσι βίον ἄθλιον και ἔλεεινόν, παραπλήσιον τῶ τῶν ἀρχαίων κατοίκων τῆς χώρας Ἀλμῶπων.*

*(Ἐρχαία Γεωγραφία τῆς Μακεδονίας ὑπὸ Μαργαρίτου Γ. Δημιτσᾶ, μέρος 2ον, Τοπογραφία, Ἀθῆναι, τυλ. Λαζ. Δ. Βιλλάρη, 1874, 912 σελίδες, Σελ. 214-218: Ἀλμωπία (Μόγλενα)\*\**

Dans l'ensemble des études portant sur le changement social, l'aspect linguistique de ce dernier occupe une place de premier plan. L'importance du langage dans l'ensemble des faits sociaux est reconnu depuis longtemps et elle justifie le regard porté sur l'interaction réciproque des deux ordres de phénomènes, interaction qui constitue l'objet de la sociolinguistique.

\* La matière du présent travail a été recueillie grâce à une mission du CNRS obtenue dans le cadre du Laboratoire des Langues et Civilisations à Tradition orale (août-décembre 1976). Je remercie les autorités grecques qui ont facilité mon séjour et m'ont permis l'accès au terrain.

\*\* *id...* et elle comprenait la partie située au nord de Edhessa (Vodena) et de Yannitsa, qui actuellement s'appelle en grec Moglena d'après les byzantins, et en turc Karadzovasi; elle comprend 46 villages dont les habitants actuels sont des Bulgares et des Turcs qui vivent dans une pauvreté extrême fort semblable à celle des antiques habitants du pays des Almopes» (M.G. Dimitis, *Géographie antique de la Macédoine*, 2ème partie: *Topographie*, pp. 214-218: *Almopie* (Moglena), Athènes, L.D. Villara, 1874, 912 pages).

Dans ce cadre général, la situation grecque se présente sous un jour particulier. En effet si les études du changement social selon diverses approches (sociologie, géographie humaine, économie, ethnologie) sont déjà assez nombreuses, peut-être en raison de l'intensité qu'a revêtue l'émigration et plus généralement l'exode rural depuis les années 50, l'approche linguistique fait figure d'absente.

Ce manque vaut aussi bien pour le domaine proprement rural, le monde des campagnes grecques, que pour le domaine urbain, relativement privilégié à vrai dire dans les études précédemment évoquées, en raison peut-être de son caractère dynamique. Dans bien des recherches la ruralité n'est considérée que dans son rapport à la ville et l'expression même de «changement social» recouvre les aspects divers de l'urbanisation.

A cet égard on peut dire, sans exagération, que l'absence d'études sociolinguistiques fait figure de paradoxe dans le cadre de la société grecque qui connaît encore un «problème de la langue» aussi durable qu'ambigu. Il n'est pas dans mon propos d'examiner ici les causes socio-historiques de cette situation, on doit toutefois dire qu'elle est extrêmement regrettable dans le moment présent où le pays change de langue officielle et sera amené à réévaluer ses structures pédagogiques. Dans un tel cas, un examen d'ensemble des situations sociolinguistiques existantes est nécessaire afin d'éviter des erreurs de planification qui peuvent grever très lourdement une réforme aussi parfaite soit-elle.

La présente contribution s'inscrit, dans le cadre esquisé, à titre d'exemple. Je dois préciser qu'il s'agit d'une recherche en cours et que, par conséquent, les faits présentés ne viennent pas, dans mon esprit, appuyer une interprétation close. Au demeurant, présenter

des résultats définitifs dans le domaine abordé exigerait la mise en place de moyens d'enquête importants dont je ne disposais pas. Je me contenterai donc de poser les jalons d'une description en devenir.

Dans les études sociolinguistiques on peut être victime de ce que l'exposition des faits revêt un aspect statique alors qu'il s'agit en fait d'une dynamique. Cette dynamique, saisie au moment de l'observation sur le terrain, évolue dans un certain sens, mais, si on en connaît l'origine (ce n'est pas toujours le cas), il est très difficile, sinon impossible, d'en prévoir l'aboutissement. En effet, une description fine peut multiplier les variables mises en jeu, mais il est souvent extrêmement difficile de dégager celle qui, à un moment donné, est déterminante. On a affaire à des processus souvent inconscients et que la simple confrontation des discours avec les comportements réels ne permet pas toujours d'expliquer. Le recours aux idéologies linguistiques des locuteurs et à la notion d'ethnicité qui peut leur être liée est souvent inopérant lorsque la situation est surdéterminée, par une politique officielle d'unification, par exemple.

Cette réflexion nous introduit au cas qui nous intéresse mais avant de l'aborder il convient de résumer un point important de la description sociolinguistique. Pour être totale, elle doit mettre en relation deux ordres de phénomènes:

1. Les conséquences proprement linguistiques du pluri-linguisme, ce qu'on appelle habituellement les *interférences* qui, à partir d'un certain seuil quantitatif, entraînent une évolution de la structure linguistique. On peut prendre comme exemple la phonologie du grec actuel; le processus de phonologisation des groupes nasale + occlusive à l'initiale — position de différenciation maximale pour les consonnes — et leur aboutissement à des phonèmes uniques /b/, /d/, /g/, prénasalisés dans plusieurs dialectes, a été sans aucun doute favorisé par les nombreux emprunts aux langues qui possèdent des occlusives sonores (dialectes italiens, bulgares, albanais, aroumains et enfin turc). Mais cela ne suffit pas, puisque les emprunts peuvent être adaptés à la structure phonologique de la langue (c'est le cas en chypriote, par exemple).

2. C'est ici qu'intervient le deuxième aspect, la communauté linguistique, lieu du contact de langues et qui peut se définir comme l'ensemble des conditions d'emploi du ou des codes en usage. Ce lieu stratégique (que la linguistique préstructurale n'ignorait pas lorsqu'elle expliquait certaines évolutions comme le résultat d'une «période de bilinguisme») concentre donc le faisceau des facteurs qui déterminent la reproduction du code; ceux-ci se rangent selon deux axes dialectiquement ordonnés par les *besoins de la communication*:

- a — La production des messages —
- b — La reproduction des codes —

Il n'est peut-être pas superflu de rappeler que l'on considère en *a* des *unités discrètes* alors qu'en *b* ce sont des grandeurs relatives (nombre de locuteurs, nombre de variables situationnelles, etc.). Ceci a pour conséquence une différence fondamentale de la variation selon l'axe considéré: en *a* la variation est systémique; en *b*, elle est stylistique (c'est-à-dire qu'elle met en jeu des *écarts* possibles au sein d'un champ continu). C'est ce que je vais essayer d'illustrer maintenant avec le cas d'une langue locale en usage dans la partie centrale de la Macédoine.

#### Approche de la communauté — Mise en place du bilinguisme sociétal (voir J. Fishman, 1972)

J'ai déjà présenté le village de X. dans une communication en 1974, publiée sous forme d'article en 1977 (cf. G. Drettas, 1977). Fondamentalement je n'aurais rien à modifier en ce qui concerne les résultats de mes premières observations de terrain (1972 et 1974). Je dois préciser toutefois que la fin de l'année 1974 est marquée par un changement politique qui n'est pas sans conséquences sur les conditions d'enquête; il s'agit de la fin de la dictature.

Il est certain que le changement de régime a eu une influence positive dans le sens d'une «libéralisation des échanges linguistiques» pour les usagers des langues locales, en dépit d'une tradition d'interdit qui a, il faut bien l'avouer, la vie dure. Mais avant d'examiner brièvement l'arrière-plan historique de cette situation, il convient de resituer dans l'espace le lieu communautaire où il se joue.

Le village de X. est situé, sur la rive droite du *Moglenitiko* (anc. Moglenitsa), presque au centre de la plaine de la *Karadzova*: le village a une altitude de 125 m. Il est distant de 25 km de la capitale du nome (= département), Edhessa (anc. Vodhená, dial. loc. 'voden), et à 2,5 km du chef-lieu de l'éparchie (= canton) *Aridhèa* (anc. *Súbotskó*, puis *Ardhèa*).

Du point de vue administratif on doit distinguer deux périodes bien tranchées dans l'histoire de l'agglomération:

1. jusqu'en 1912, la période ottomane;
2. après l'automne 1912, où la région, libérée par l'armée grecque, devient partie intégrante du Royaume de Grèce (Traité de Bucarest, 1913).

Durant la fin de la période ottomane, la région fait partie du *kaza* de Vodena, partie du *sancaq* de Salonique, inclu lui-même dans le *vilayet* du même nom. On doit remarquer que dans ce découpage l'unité qui correspond le plus à la région géographique est le *kaza*; ce qui domine toutefois c'est une orientation Nord-Sud des unités administratives (ceci vaut aussi bien pour les vilayets que pour les unités plus petites) qui masque aussi bien la fragmentation géographique que la spécificité culturelle des différentes parties de la Macé-

doine.<sup>1</sup> C'est ainsi que le territoire de l'actuel nome de Pella est divisé entre les *kaza* de *Vodena* (Edhessa) et de *Yenice-Vardar* (Janitsa), qui partage la *Karadzova* (Almopia) à peu près en son milieu, bien que le centre urbain important pour la plaine aussi bien que pour la montagne soit Edhessa, et ceci depuis assez longtemps. A la fin de la période ottomane la ville devient une station sur la voie ferrée qui relie les capitales des deux vilayet, Salonique et Monastir (Bitola).

L'intégration dans l'état grec a pour conséquence de faire de la région une zone frontière (avec la Yougoslavie); cette dernière suit à peu près partout la ligne des crêtes, du *Kajmakčalan* à la *Dzéna*. Il s'agit d'une frontière naturelle qui sépare les versants et la plaine orientés vers la mer Egée de la région de *Morihovo* orientée vers la plaine intérieure de la Pélagonie (région de Bitola); de sorte que la nouvelle forme étatique créée en 1912 renforce la cohésion régionale au plan socio-économique pour la population rurale et urbaine.

L'intégration administrative s'appuie sur un nouveau découpage par la création du nome de Pella (1917) divisé en trois éparchies (d'orientation Est-Ouest): l'éparchie de Edhessa à l'Ouest, l'éparchie de Janitsa au Sud, enfin, au Nord, l'éparchie d'Enotia qui devient par la suite éparchie d'Almopia.

Le découpage administratif actuellement en vigueur est, pour l'essentiel, mis en place depuis 1922.<sup>2</sup> Le village de X. a d'abord fait partie de la Commune de *Ar-dhea* (Subotsko). Depuis 1971 il est membre de la commune de Ts. qui regroupe les trois habitats voisins de Ts., Rho. et X.

Si nous considérons maintenant l'étendue du terroir, nous constaterons une évolution assez significative dans le sens d'un accroissement des surfaces cultivées et d'une diminution des pâturages:

—1912: surface totale=4000 stemmata, surfaces cultivables=3500 str., pâturages=500 str.;

—1967: surface totale=5533,937 str., surfaces cultivées («champs» dans la terminologie officielle)=4161,683 str., pâturages (à la commune)=126,188 str. Cette évolution est en grande partie la conséquence du phénomène historique qui a essentiellement modelé le

1. On peut signaler à cet égard que les historiens yougoslaves contemporains de Skopje, tenants de ce qu'on pourrait appeler le «macédonisme extrémiste» (qui dénie toute légitimité au partage de 1913) restent très attachés au modèle administratif ottoman, qui, en soi, est aussi arbitraire que celui qui est à la base des départements français. Mais ce modèle est le seul à offrir, pour une période historique donnée (XIXe siècle), un embryon de réalité à la théorie de l'unité historique d'une Macédoine qui aurait été ensuite dépecée par des voisins gloutons byzantins et bulgares au Moyen-Age, puis états balkaniques au XXe siècle).

2. Le nome de Pella compte actuellement 137 agglomérations réparties en 85 communes. L'éparchie d'Almopia est la moins peuplée des trois éparchies: 30143 h. en 1971 contre 57269 h. pour l'éparchie de Edhessa et 38673 pour celle de Janitsa. La densité est aussi relativement faible: 21,5 h/km<sup>2</sup> en 1971. Rappelons que le nome a une dynamique démographique positive. La population continue de croître, malgré les pertes de la guerre civile et de l'émigration.

nouveau visage de la Macédoine grecque à partir de 1922, et ce sur tous les plans; il s'agit bien sûr de l'installation des réfugiés d'Asie Mineure qui a précipité d'une part le changement du mode d'exploitation et de tenure et d'autre part les travaux de bonifications (drainage de la plaine, etc.). Avant d'aborder cette coupure historique qui marque véritablement l'avant et l'après d'une évolution profonde des pays macédoniens, il convient d'évoquer le changement qui a pu commencer à se produire dans les dix années qui vont de la libération à la catastrophe d'Asie Mineure (1912-1922).

Avec le retour au calme (si l'on excepte les trois années de la guerre mondiale) qui succède à l'insécurité antérieure, nous avons vu que le changement est avant tout administratif. Or ceci entraîne un fait très important pour la population masculine qui avec l'acquisition d'une citoyenneté nouvelle doit effectuer le service militaire. Nous verrons l'importance de cette obligation dans la situation linguistique.

Par contre l'établissement, parallèlement à la nouvelle structure administrative, du grec comme langue officielle, est un processus qui n'a pas eu de conséquences immédiates et il ne revêt en aucun cas le caractère d'une innovation radicale.

Il n'est peut-être pas inutile de justifier en deux mots cette proposition. La situation linguistique de cette partie de la Macédoine, jusqu'en 1912, se présente ainsi:

1) La majorité de la population rurale n'est pas grécophone; dans l'ensemble de la zone elle parle un dialecte bulgaro-macédonien et il existe une petite zone aroumanophone (le fameux mégéno-roumain) dans la partie Nord-Est (Notia, Berislav, Lumnitsa, etc.) et au Sud de Edhessa. Le clivage dominant du point de vue «ethnique» est en fait la religion. La population musulmane comprend des turcophones (villes, plaine de Janitsa), des slavophones et même des aroumanophones (à Notia). Les chrétiens sont essentiellement slavophones<sup>3</sup> ou aroumanophones. Précisons bien qu'il s'agit ici des codes utilisés dans les échanges oraux au plan régional.

Face à cette diversité linguistique, aussi bien rurale qu'urbaine, l'état ottoman segmenté par le système des *millet*, n'a pas véritablement de langue officielle. Ce qui compte pour le sujet, c'est l'obédience religieuse à laquelle il appartient et qui lui donne les moyens de son existence juridico-administrative. Les communautés qui composent ce conglomérat sont aussi marquées par une tendance à entretenir, surtout au niveau du rapport oral/écrit, le type de diversité que certains auteurs ont appelé *diglossie*: répartition stricte des usages entre une

3. Je continuerai d'employer ce terme, bien qu'il soit linguistiquement inexact, puisque les dialectes slaves parlés en Macédoine grecque appartiennent tous au groupe Sud du bulgaro-macédonien. Compte-tenu de ce fait bien connu, le terme est sans ambiguïté: en faveur de son emploi milite le fait qu'il a acquis droit de cité dans la littérature grecque depuis la période de la lutte macédonienne et qu'il réfère moins que le terme «bulgarophone» à une appartenance ethnique allogène.

langue religieuse archaïque (ou étrangère), une langue administrative, celle du «discours officiel» et un ou plusieurs vernaculaires. Si la langue de la sphère administrative accessible au sujet musulman est le turc osmanli écrit, la langue religieuse (mais aussi celle de nombreux textes juridiques) est l'arabe. Nos paysans chrétiens de la moitié Ouest de la Karadzova sont restés en majorité patriarchistes (voir St. Papadopoulos, 1971 et Brancoff, 1905). Outre la langue locale (le dialecte bulgare), ils utilisent le grec ecclésiastique à l'église et le grec officiel—katharévusa—au niveau administratif de la millet (actes civils divers, etc.). L'usage du turc intervient aussi à certains niveaux de la relation à l'état. Le système scolaire là où il existe (voir K. Stalidhis, 1973), a pour fonction essentielle de dispenser la compétence dans le maniement des codes écrits. Cette situation ne favorise pas le développement d'une «loyauté linguistique» quelle qu'elle soit et a constitué sans aucun doute un obstacle sérieux pour les propagandes nationalitaires de la fin du XIXe siècle (bulgarisme, roumanisme, etc.). L'état grec ne fait donc que perpétuer une situation linguistique familière en la simplifiant, du reste, puisqu'au niveau global le «turc administratif» disparaît.

Ces éléments mis en place au cours des dix années qui, en raison de la pauvreté des sources, constituent une sorte de préhistoire de notre région, vont enfin rencontrer l'événement décisif; on peut le dater du traité de Lausanne (30 janvier 1923)—en fait ses conséquences modèrent la nouvelle Macédoine. La pression de l'événement a en effet précipité une série de changements qualitatifs et quantitatifs, dont l'ensemble constitue un nouveau milieu villageois.

Dans le domaine des faits socio-économiques, la conséquence fondamentale du Traité de Lausanne est de précipiter la réforme agraire. Le départ de la population musulmane (qui était légèrement majoritaire dans cette partie de la Karadzova) libère l'état grec de l'obligation de respecter les propriétés turques.<sup>4</sup> Après l'établissement rapide d'un cadastre (par photographie aérienne) les terres sont redistribuées également aux autochtones et aux réfugiés selon le principe suivant: le terroir cultivable est divisé en parts. En 1924 il y a 148 3/4 parts. La part, *'khiro*, est à X. de 18 str. Elle vaut pour une famille ayant droit de deux membres; pour trois membres elle est de 1 1/4, pour cinq membres de 1 1/2, pour dix membres de 2 (soit 36 str.). Le nombre de familles ayants-droits était initialement de 139, soit 97 autochtones et 42 réfugiés pontiques (+2 familles venues en 1934). La moyenne des terres cultivables est d'environ 30 str. par famille.

Pour nos paysans autochtones, l'accession à la propriété, qui les fait passer de la condition peu enviable de métayers à moitié («*misja'ka*») à celle de petits pro-

4. Jusque là le village était propriété d'un turc, *Durzi Bey*, membre d'une famille influente d'Edhessa. Son représentant local était un *subasi*, chargé de surveiller les paysans.

priétaires, est sans aucun doute une étape essentielle dans le processus d'intégration nationale. Mais le partage théorique égalitaire accompagne la constitution d'un nouveau clivage qui, en soi, ne relève pas du domaine économique.

L'opposition entre autochtones et réfugiés s'est nourrie, chez les premiers, du regret d'avoir dû partager le terroir avec les nouveaux venus. Le fait déterminant ici me semble être que le partage du terroir c'est aussi le partage du pouvoir. Celui-ci s'exprime très bien dans le nouveau découpage spatial de l'habitat (il s'agit d'un habitat groupé): chacun des deux quartiers bien séparés possède son église, chaque groupe possède son cimetière (voir G. Drettas, 1974). Il s'agit des lieux communautaires par excellence. Signalons que sous ce rapport le bâtiment communal et l'école sont neutres puisqu'ils appartiennent à trois villages (Ts., R., X.).

Il convient d'examiner enfin la situation démographique des groupes mis en présence.

TABLEAU 1. Evolution de la population totale du village

1913	1920	1928	1940	1951	1961	1971	1976
331	298	574	724	402	485	569	537

Remarques:

1. La perte de 33 h. entre 1913 et 1920 est due aux conséquences de la Guerre Mondiale. Par exemple, en mars 1919, épidémie de grippe et de typhus à Subotsko (Aridhëa).

2. En 1928, il y a eu installation des réfugiés pontiques; la population se répartit comme suit: autochtones=386, pontiques=188. On voit que les autochtones connaissent une croissance assez nette, due probablement à l'amélioration des conditions sanitaires (lutte contre le paludisme, etc.). Le groupe pontique compte approximativement 4,4 personnes par famille, les autochtones 3,8.

3. La perte de 322 h. constatée entre 1940 et 1951 est due à la guerre et à ses suites (guerre civile) (décès + émigration dans les démocraties populaires).

TABLEAU 2. Population actuelle (automne 1976)

	autochtones	pontiques
hommes	191	85
femmes	182	79
total	373	164
nombre de familles	105	50
moyenne des membres par famille	3,2	3,2

On constate une croissance régulière jusqu'en 1971 où les pertes de la guerre sont presque compensées. Si l'on compare les deux dates extrêmes, 1928 et 1976, on voit que, dans le cadre d'une diminution globale, les deux groupes réagissent différemment: les autochtones

«tiennent» mieux que les pontiques; le fait répond à l'organisation du marché matrimonial dans l'un ou l'autre groupe.<sup>5</sup> Il faut l'aborder brièvement puisque ce lieu stratégique de la reproduction linguistique apparaît aussi bien dans le discours des informateurs qu'à l'examen des cas individuels. Tant que n'intervient pas le déplacement spatial, l'exode rural, le groupe constitue une zone d'endogamie avec les villages slavophones homogènes de la «montagne»; il s'agit essentiellement de *Sarakini* (anc. Sarakinovo), alt. 570 m., 406 h. (N.B.: en 1971); *Orma* (anc. Tresino), alt. 310 m., 692 h.; *Likostomo* (anc. Strupino), alt. 200 m., 463 h.; *Kato Lutraki* (anc. Požarcko), alt. 300 m., 1063 h.; et enfin *Promahi* (anc. Bahovo), alt. 290 m., 1827 h. Ils dessinent un arc de cercle du Sud au Nord au pied de la montagne. Dans le discours local ces villages au terroir sec où l'on cultive le tabac sont représentés comme un réservoir démographique

1) pour les femmes, qui préfèrent venir vivre en plaine où les conditions de travail sont moins dures;

2) même, en période de crise, pour les hommes, par l'institution par ailleurs décriée du *doma'zet* (gendre qui vient résider dans la maison de sa femme). X... y a eu recours, dans quelques cas, pour combler les vides de la guerre.

On a ici une circulation à sens unique entre des villages assez importants, aux terroirs réduits par les règlements forestiers et à la démographie dynamique. Ceci est bien entendu relatif et la zone évoquée n'est pas l'unique source des possibilités matrimoniales. Il reste le village lui-même ou les lieux extérieurs qui, pour les femmes, sont autant d'étapes vers la ville: Aridhëa, Salonique. Au niveau purement local, c'est-à-dire lorsque le couple résidera au village, alors qu'il n'y a pas, préférentiellement, d'intermariages entre autochtones et pontiques, l'épouse autochtone sera soit du village même, soit d'un des villages précités.

Cette pratique garantit les conditions minimales de reproduction jusqu'à l'intervention du déplacement (exode rural) ou de facteurs idéologiques diversement déterminés. Il faut mentionner à cet égard la situation contradictoire engendrée par la politique de l'état grec. Evolution paradoxale en effet; alors que le mouvement nationaliste grec reposait en partie sur les élites (bourgeoisie en formation et inteligencja) slavophones, en particulier à Edhessa ou dans les villages libres de la «montagne», les gouvernements grecs, à partir de la première république, s'appuient sur une idéologie nationaliste qui met en avant la langue commune comme critère d'appartenance ethnique. Bien entendu cette

5. Il ne s'agit pas de la cause unique; mais pour analyser l'ensemble du phénomène il faudrait avoir accès à un ensemble de données que les autorités locales hésitent encore à montrer au chercheur. Un point qui peut être important, par exemple, c'est la répartition des pertes de la guerre selon les groupes. Jusqu'à présent, rien ne permet de penser qu'il y ait eu, sous ce rapport, une grande inégalité entre les deux groupes.

opération marque négativement les nouveaux citoyens non grecophones, mais tout particulièrement les macédoniens. Il n'est pas dans mon propos d'analyser ici cette évolution idéologique au demeurant fort complexe, mais d'en signaler un effet dans la fonction attribuée à l'institution scolaire. Celle-ci, en effet, ne sera pas tant considérée comme un mesurage d'acquisition d'un code nécessaire aux nouveaux besoins nés de l'intégration verticale que comme un moyen fondamental, puisque s'appliquant au groupe des locuteurs jeunes, de répression linguistique. Toute la problématique pédagogique se situe d'emblée dans une perspective d'unification linguistique. C'est elle, du reste, qui fournit des arguments très forts en faveur de l'adoption du grec parlé, de la *dhimotiki*, dans l'enseignement primaire.<sup>6</sup> La tendance évoquée s'appuie encore sur des mesures répressives plus générales visant à interdire l'usage public de la langue locale. Cette intolérance particulièrement odieuse qui crée un clivage artificiel entre des «bons citoyens» grecophones et des citoyens «suspects» non-grecophones, culmine sous la dictature de Métaxas (1936-1941). Cette tendance a heureusement regressé après la guerre où les populations macédoniennes, à quelque groupe qu'elles appartiennent, ont fait la preuve de leur patriotisme, mais on doit la relever toutefois car elle a laissé des traces dans l'institution scolaire sous la forme d'un hypernormativisme vis-à-vis de l'exercice de la langue parlée. On peut signaler à cet égard que la performance dans l'usage de la *katharévusa* est quasiment neutre, non marquée, car ce n'est la première langue de personne. La tendance enfin surdétermine toute la mise en place des nouveaux rapports sociolinguistiques engendrés globalement par les besoins d'intégration verticale et localement par le caractère mixte de la population villageoise. Une fois données les conditions d'existence d'une situation de plurilinguisme, la réaction d'un des groupes à cette situation peut en déterminer la configuration.

Au rejet initial des intrus, le groupe pontique, traumatisé par le déplacement, a répondu par un discours offensif dont le ressort principal est l'affirmation d'une sorte d'*hypergrécité* (voir G. Drettas, 1974-77). Dans la situation de contact, l'excès de *grécité* des pontiques ôte du caractère grec aux autochtones<sup>7</sup> tout en renforçant le marquage négatif de l'usage public du dialecte slave.

6. Voir à cet égard un des textes fondamentaux du démoticisme, M. Triantafillidis, «Notre langue dans les écoles de Macédoine» (1916) qui, sur des arguments linguistiquement discutables, présente la démotique comme un moyen d'helléniser les non-grecophones. La même position se retrouve, à gauche, chez Kordhatos (1973).

7. Si l'on peut dire que, dans la phase initiale d'installation, l'opposition des réfugiés aux autochtones pose des problèmes assez similaires dans toutes les régions, le dernier problème soulevé est assez spécifique au contact des grecs pontiques avec ceux de la Grèce continentale, surtout en Macédoine: les pontiques, «personnes déplacées», ethniquement dominée au Lazistan, veulent assumer le rôle d'une ethnique dominante dans le processus d'intégration nationale.



Le processus d'intégration nationale au cours duquel la société locale s'inscrit dans le cadre d'un nouvel État, aboutit à une répartition des usages préférentiels pour les langues en usage. La condition sine qua non pour l'existence d'une telle répartition, c'est que les groupes constituant le village acquièrent la maîtrise active et passive du code dominant de la société globale, c'est-à-dire du grec commun. On a vu que l'école a été le moyen de cette acquisition. Réciproquement, l'établissement d'un cadre d'usage préférentiel des codes constitue une contrainte qui motive, au-delà des besoins nés de l'intégration étatique, l'apprentissage du grec par tous. Nous observons la constitution d'un *bilinguisme sociétal* (voir J.A. Fishman, 1972) qui revêt la forme suivante:

1) Dans les contacts linguistiques entre les autochtones et les pontiques, le code employé est le grec parlé local (chaque locuteur ayant plus ou moins d'interférences provenant de son dialecte propre).

2) Dans les contacts avec toutes les instances du pouvoir, le code employé est le grec commun pour la communication orale et le grec officiel pour l'écrit.

3) La langue des échanges à l'intérieur du groupe est le dialecte local.

Je précise que ce tableau vaut essentiellement pour le groupe autochtone, le groupe pontique étant en train d'abandonner son dialecte pour des raisons qu'il n'est pas de mon propos d'analyser ici.

On remarque que l'innovation essentielle par rapport à la situation de 1924, est constituée par le point 1. L'acquisition du grec parlé constitue un mécanisme d'adaptation à la présence dans la même unité locale d'un nombre suffisant de locuteurs allophones (1/3 de la population totale); mais le choix du code est conditionné par le fait que la société globale vise à l'unification linguistique.

Ce cadre une fois donné, il convient de parcourir rapidement les lieux d'usage «public» ou commun; en effet il ne faut pas se faire illusion sur le caractère absolu des tableaux d'usage (le «Qui parle quelle langue à qui et quand» de J. Fishman). Il s'agit dans ce domaine de tendances préférentielles qui permettent essentiellement un codage stylistique de tel ou tel usage dans une situation donnée.

### Localisation actuelle des échanges linguistiques

#### *L'église et l'état*

Le village s'exprime en tant que *communauté*, essentiellement, à travers la religion unique, superordonnée aux clivages de base. Il y a deux églises revendiquées par chacun des groupes, mais de fréquentation commune. La langue liturgique est une forme archaïque du grec. Le prêche est maintenant effectué en démotique. Il est important de signaler que si les prêtres, depuis les années 30, ne sont pas autochtones, ils ont fait montre d'une grande tolérance à l'égard de la différence linguistique. Ils ont en ce

sens une attitude opposée à celle des agents de l'état (instituteurs, gendarmes, etc.). De 1938 à 1973, le pope était un pontique qui estimait beaucoup ses ouailles slavophones pour leur grande piété; il avait même appris du dialecte slave, peut-être pour pouvoir communiquer avec les quelques vieilles femmes ignorant le grec (tranche d'âge de 70 ans et plus). Le pope actuel réside au village voisin (Ts.); originaire d'Athènes, il ne connaît que la démotique, mais il s'est montré assez tolérant envers certaines coutumes impliquant l'usage du dialecte (par exemple, repas de baptême).

Ce genre d'exception qui confirme la règle, surtout de la part de pontiques, est observable encore chez des individus ayant vécu dans des circonstances spéciales. Le cas suivant est exemplaire: il s'agit d'un pontique réfugié à Tashkent à la suite de la guerre civile et revenu au village après 1963. Il exerce la profession de chauffeur de taxi. Dans son cas, le déplacement, l'apprentissage du russe, la vie dans un milieu «de gauche», ont favorisé l'abandon de certains préjugés et l'apprentissage du dialecte slave (notre taxi est polyglotte: pontique, grec démotique, russe, dialecte slave).

Le versant étatique est matérialisé par la *Commune*, qui regroupe trois villages (depuis 1971). Le centre communal n'est pas situé à X, mais à Ts. Au niveau de l'instance élue (Président + Conseil), nous remarquons que sur les sept membres, le Président étant de Ts., notre village a quatre membres dont un vice-président (pontique). Sur ces quatre membres, un seul est un autochtone, réputé riche avec quarante stremmata. Le partage des pouvoirs municipaux représente la proportion inverse du poids démographique des groupes entre eux (soit 2/3 autochtones contre 1/3 pontiques). Ce dosage, qu'on retrouve ailleurs, peut indiquer, outre le fait que les clivages politiques ne correspondent pas aux clivages culturels,<sup>8</sup> une position dominante reconnue aux pontiques dans le domaine des rapports du village avec la pyramide administrative (nomarchie, ministère, etc.). L'origine de cette attitude est à rechercher, entre autres, dans le statut de *čiflik* (jusqu'en 1924), qui défavorise la formation de cadres locaux.

À côté du Conseil, la Commune dispose d'un fonctionnaire, le secrétaire. En 1976, ce poste était occupé par un jeune homme de Ts., d'origine micrasiatique. Il est amené à servir d'intermédiaire entre la population locale et l'ensemble des documents écrits (encore rédigés en *katharévusa*). A ce niveau, l'aide du

8. De tels exemples méritent d'être cités à l'encontre de l'historiographie officielle de Skopje (RSF de Macédoine) qui présente tous les clivages politiques de la Macédoine grecque comme correspondant à un clivage ethnique: macédoniens (slaves)/grecs (d'Asie-Mineure). Cette vision est bien entendu idéologique; elle ignore le fait historique que dès le XIX<sup>e</sup> siècle, la *référence nationale* s'établit par rapport soit à l'état grec soit à l'état bulgare.

*spécialiste* en fonction de truchement neutralise en quelque sorte les différences de compétence linguistique. Notre secrétaire aidera une femme âgée connaissant mal le grec à comprendre ou à rédiger un document officiel.

### Emploi du temps. Le café

Le café est un lieu exclusivement masculin et réservé à tous ceux qui ont atteint l'âge du mariage. Il s'agit d'un point stratégique dans la vie quotidienne, par où transite toute l'information: économique, sociale, politique. On y vient autant pour s'y distraire que pour s'y tenir informé du prix de tel ou tel produit. C'est par excellence le lieu du renseignement. Il y a à X, une hiérarchie des cafés. Le café principal occupe une position centrale dans le plan du village, situé au bord de l'artère centrale, une piste qui fait fonction de grand-rue et de frontière entre le quartier autochtone et le quartier pontique. Il est ouvert du matin au soir. Ce café appartient à un autochtone (agriculteur par ailleurs) dont le fils (qui vient de lui succéder) s'est lié par un lien de parenté rituelle à l'actuel vice-président pontique de la commune. Outre la fonction «buvette», le café fait également fonction d'épicerie. Or, dans ce lieu commun aux deux groupes, où s'élabore l'information mâle du village, tous les codes disponibles sont *tolérés* (et employés). Les consommateurs se regroupent par tables d'affinité. De ce point de vue les règles du bilinguisme sociétal s'appliquent sauf à deux limites: 1) l'intimité; 2) la colère. Voyons ces points:

1. Le registre de l'intimité comprend des paroles accompagnant l'activité ludique (essentiellement jeux de cartes ou *tavli*); le jeu de cartes favorise le déploiement de paroles obscènes, préférées en dialecte (soit slave soit pontique). Il s'agit aussi de la conversation accompagnant la consommation (vin, bière, raki, etc.) en tablées homogènes ou bien de commentaire sur l'enquêteur, en ma présence. En fait le trait commun à ces usages publics du dialecte ne correspondent pas tant à l'*informal speech* des typologies américaines qu'à un *marquage* stylistique d'une sphère de l'*intériorité au groupe*. Ceci est particulièrement net dans les transactions commerciales. Pour écouler un surplus, le paysan de X, dispose, en gros, de trois possibilités:

a) Livraison à la coopérative de vente qui dispose de mécanismes de stockage et garantit un prix minimum,

b) Vente directe sur le marché hebdomadaire de Aridhea,

c) Vente au grossiste-transporteur qui vient au village. Dans ce dernier cas les transactions s'effectuent en général en fin de journée, au café, transformé en une espèce de Halle. L'usage du dialecte par l'acheteur, *qui est toujours dans une position de force*, est comme une carresse consolante faite au vendeur.

2. L'état de colère dû le plus souvent à l'excès de boisson peut entraîner une discussion virant au dialecte.

Le second café important est pontique. Il ne fonctionne que le soir et concentre essentiellement les activités ludiques ou de consommation extra-domestique. Sa fréquentation est exclusivement pontique. Les choix éventuels entre le grec commun local et le pontique sont moins marqués que dans le café principal, d'une part parce que le groupe des locuteurs est homogène et d'autre part parce que le pontique est présenté comme un dialecte grec (en effet il y est génétiquement apparenté), bien qu'il n'y ait pas inter-compréhension.

La hiérarchie des cafés est reconnue et acceptée. Le propriétaire du café pontique est gendre du pope pontique et entretient de très bons rapports avec le propriétaire autochtone du café principal dont le fils est parrain de la fille de son neveu. Dans les deux cas il s'agit de familles qui ont «monté» sur le plan local, surtout après la guerre. Elles se sont placées de façon complémentaire sur l'échiquier des pouvoirs locaux, après un partage tacite des espaces stratégiques: l'église (jusqu'en 73) et la commune aux pontiques, le café communautaire aux autochtones.

### Au *pa'zari*, marché hebdomadaire

Le *pa'zari* se tient à Aridhea tous les jeudis (depuis la période ottomane). Au niveau de la vente il intéresse des forains, essentiellement pour des articles manufacturés, (vêtements, ustensiles ménagers) et des produits comestibles tels que: olives, poissons, conserves. On y observe également la présence occasionnelle des agriculteurs environnants pouvant y proposer un surplus saisonnier (pommes de terre, poivrons, fruits, laine brute). Le jour du marché intéresse, parallèlement, les magasins locaux, soit les divers artisans, soit les magasins d'alimentation générale. En ce qui concerne la clientèle, le marché attire la population de toute la partie Nord de l'éparchie. Le marché est un lieu de brassage régional, où les sexes et les générations se mêlent.

Là encore j'ai observé que, dans la mesure du possible, le dialecte slave est employé par le vendeur dès qu'il comprend que son client éventuel en est un locuteur. L'effet est ici plus intense qu'au village où tout le monde se connaît d'autant plus que la capitale de l'éparchie concentre les autorités et que le marché est par nature un endroit particulièrement surveillé (gendarmérie, etc.).

Les manipulations des usages potentiels, que j'ai esquissées, sont conditionnées par deux facteurs:

1) L'existence d'une *tolérance* au dialecte slave local quant à sa manifestation publique. Tolérance effective bien que contredisant la politique linguistique de l'état, qui vise à l'uniformisation. Cette contradiction représente un compromis implicite, analogue dans un autre ordre de faits, au partage du pouvoir communal (partage qu'on retrouve, en 1976, au niveau de l'éparchie, où le député est un pontique et le maire d' Aridhea un slavophone, du parti gouvernemental). Ces «compromis



historiques» reflètent l'importance réelle des populations autochtones du nome.

2) Le deuxième facteur relève du domaine proprement linguistique. Il s'agit en effet des interférences engendrées par le bilinguisme décrit plus haut. Je ne considérerai dans cet ensemble que les interférences qui fonctionnent *actuellement* comme un moyen d'identification des locuteurs. Au village ou à Aridhèa, il suffit d'échanger trois paroles avec un inconnu pour savoir immédiatement

*Système phonologique du grec enseigné à X.<sup>9</sup>*

Consonnes:		la- biales	den- tales	sif- flantes	vé- laires	Voyelles:		
occlusives	sourdes	p	t		k	i	u	
	sonores	(b)	(d)		(g)	e	a	o
fricatives	sourdes	f	θ	s	x			
	sonores	v	δ	z	γ			
	nasales	m	n					

latérale: l  
vibrante: r

*Remarques:*

1) Dans certaines variétés du grec, le statut phonologique des trois occlusives sonores, surtout de /d/ et /g/ est incertain (absence à peu près totale de paires minimales). La phonologisation de /b/ est mieux établie. Je rappelle que dans plusieurs variétés (en particulier du Sud) ces phonèmes sont des prénasalisés. Ceci correspond du reste avec la logique de la diachronie, puisque le système actuel provient d'un stade antérieur où le trait dominant est l'opposition occlusive/fricative qui, avec le trait supplémentaire de sonorité dans les fricatives, donne un système triangulaire (comme celui du pontique ou du chypriote).

2) Après les nasales on ne trouve que les sonores homorganiques. Cette règle s'applique également au contexte dans la chaîne; c'est du reste, outre les emprunts, une des sources des occlusives actuelles.

3) Les sifflantes /s/ et /z/ possèdent une assez grande variété de réalisations possibles (voir H. Rosén, 1959).

4) Les voyelles ont toujours un timbre net. En syllabe accentuée elles sont sensiblement allongées et un peu plus fermées qu'en syllabe atone. (Pour plus de détails voir Sétatos, 1973).

9. Plutôt que d'utiliser ici la notion de *standard* qui s'applique assez mal à la démotique, il est préférable d'indiquer la source de la norme, l'école.

s'il est ou non autochtone. En effet il y a un «accent» très caractéristique des slavophones.

**Interférences et grec local**

Dans le dialecte slave les interférences phonologiques avec le grec sont jusqu'à présent inexistantes. Les emprunts au grec, nombreux, sont adaptés aux formes canoniques des signifiants.

*Esquisse phonologique du dialecte bulgaro-macédonien de X.*

**A. Consonnes**

	la- biales	bila- biales	den- tales	sif- flantes	chui- nantes	vé- laires
sourdes	p	f	t	s	ʃ	k
sonores	b	v	d	z	ʒ	g
nasales	m		n			

latérale: l  
vibrante: r  
hors système: χ

*Remarques:*

1) L'opposition de sonorité est neutralisée en finale absolue, l'archiphonème se réalisant comme la sourde correspondante.

2) En contexte palatal, soit CV<sub>1</sub>e ou V<sub>1</sub>eC, la consonne est fortement palatalisée, surtout s'il s'agit de /n/, /k/, /g/, /l/. Certains faits peuvent appuyer l'existence d'un ordre palatal, selon une problématique assez semblable, du reste, à celle du grec. Mais son examen est en dehors de mon propos, car elle n'a pas de conséquences sur la constitution de l'accent autochtone, en

raison justement de la proximité des phénomènes de palatalisation dans les deux langues.

3) La sonorité obligatoire après nasales n'existe pas. De façon plus générale les combinaisons de phonèmes sont plus nombreuses qu'en grec démotique.

### Les composantes de l'accent autochtone

On ne doit retenir que celles présentant une régularité certaine pour le groupe des locuteurs qui possèdent une maîtrise effective du grec, excluant donc les locuteurs âgés (tranche d'âge de 70 ans et plus) dont beaucoup ignorent totalement, ou presque totalement, le grec.

La réalisation des occlusives et en particulier des sonores ne pose aucun problème.

Pour les fricatives /ð/ et /θ/, elles sont, en général, bien réalisées. Une réalisation occlusive—soit /ð/ → [d] et /θ/ → [t]—est encore le fait de quelques locuteurs âgés; mais certains peuvent avoir par ailleurs de bonnes performances aux niveaux syntaxiques et lexicaux. Exemple: Barba P., 77 ans: /vra'dja/ réalisation normale [vra'dja] réalisé parfois [vra'dja], /θa/«part. fut.» [θa] réalisé parfois [ta]. En fait, cet informateur possède une bonne maîtrise de la langue, due entre autre à un long séjour à l'armée (service militaire + campagne d'Asie Mineure) mais il y a alternance des «bonnes» et des «mauvaises» réalisations, par exemple on trouve le nom de la ville *Ardhëa* réalisé parfois [a'rðea] (+) et parfois [a'rdeja] (—).

Le /ɣ/ réalisé [ɣ] devant /a, o, u/ et [j] devant /i, e/, n'est réalisé comme [g] que par ce type de locuteurs. Exemple de Barba P.: /ɣaj'duri/ «âne» → [ɣaj'duri] réalisé [gaj'duri]

Le /x/ → [ç] + /i, e/ s'adjoint des réalisations [h]  
[χ] + /a, o, u/

et [x]. Dans le dialecte slave il y a un phonème /h/ à distribution très lacunaire: il n'apparaît qu'en finale (il représente une désinence verbale) réalisé [x] ou [h]. Un grand groupe de locuteurs, jusqu'à la tranche d'âge de ceux nés immédiatement après la guerre, ont donc ce phonème avec les réalisations suivantes:

/x/ → [ç] ou [h] + /i, e/  
[χ], [x] ou [h] + /a, o, u/

Les *sifflantes* /s/, /z/: Ces phonèmes sont réalisés normalement dans les contextes VC CV -VCV - où V = /a, o, u/. Ceci vaut également pour les groupes, très fréquents /ps/, /ks/ ou /st/, /sk/ + V /a, o, u/, la même règle s'appliquant au groupe /ts/, moins fréquent. Mais si dans le même contexte la voyelle est /i/ ou /e/, le plus souvent, les phonèmes /s/, /z/ sont réalisés [ʃ], [z], comme les

phonèmes chuintants du dialecte; cette règle s'étend au contexte -V<sub>1</sub> CV<sub>2</sub>-où V<sub>1</sub> = /a, o, u/ et V<sub>2</sub> = /i, e/ /C/ = [ʃ], [z], et c'est même la position où la réalisation [z] de /z/ se maintient le plus chez des locuteurs qui, par ailleurs, le réalisent «correctement». Si dans un mot de deux syllabes ou plus, la dernière syllabe est de la forme V/i, e/ + /s/ et que dans la syllabe précédente il existe une réalisation [ʃ] ou [z], alors /s/ est réalisé normalement [s]. Exemples (informatrice de 45 ans; scolarisation: école primaire, six ans):

N.B.: Afin de mieux saisir la différence de réalisation, je donne les termes grecs en transcription phonétique, qui représente le forme canonique.

[kseri]	«il sait»	→	[kʃe:ri]
[sizi'tusane]	«ils discutaient»	→	[ʃiʒi'tusane]
[vasi'ljas]	«roi»	→	[vaʃi'ljas]
[etsi]	«ainsi»	→	[eʃi]
[skapsimo]	«action de creuser avec une bêche»	→	[skapʃimo]
[e'ryazet]	«il travaille»	→	[e'ryaʒet]
[ef x arif'ti'meni]	«contents»	→	[eʃ x a:risti'meni]
[ko ritsja]	«filles»	→	[ko'ritʃja]
[akuses]	«tu as entendu»	→	[akufes]

On pourrait multiplier les exemples de cette réalisation qui constitue un des traits les plus frappants de l'accent autochtone en grec.

Le trait suivant est tout aussi important et caractéristique: la latérale /l/, comme dans la plupart des dialectes bulgares, connaît les réalisations suivantes:

/l/ devant ou après /e, i/ → [l]

/l/ devant ou après /a, o, u, ə/, dans les groupes devant ou après consonne → [l] latérale vélarisée. Ces variantes combinatoires sont appliquées au grec.

### B. Voyelles

Le système vocalique du dialecte slave est le suivant:

i u  
e ə o  
a

Les voyelles accentuées sont très nettement longues.

Le /i/ est très tendu et retracts, il s'entend parfois [iː].

Le /o/ accentué est toujours très fermé = [oː]; en syllabe ouverte, sous l'accent, il a tendance à se labialiser: /'on/ «lui, pron. 3e pers. masc. sing.» → [l'ʷon]; /'voda/ «eau» → [l'vʷoda].

Dans le même contexte, /e/ se palatalise parfois → [eːç].

Mais c'est en syllabe atone que les voyelles présentent les altérations les plus caractéristiques:

1. En syllabe finale ouverte il y a neutralisation de l'opposition d'aperture; dans ce cas l' archiphonème connaît plusieurs réalisations:

/o/ = /u/ - /O/    ↙ [o]  
                             ↘ [u]  
/i/ = /e/ - /I/    ↙ [i]  
                             ↘ [e]  
                             ↘ [ə]

Pour l'opposition /a/ = /ə/ qui, au reste, possède un rendement très faible, on peut poser un archiphonème /A/ dont les réalisations, assez variables, s'étendent entre [a] et [ə], avec un intermédiaire assez fréquent, un a centralisé (que je transcris ə̄).

2. Il existe enfin un deuxième degré de réduction des voyelles atones: dans un mot (unité accentuelle: mot + enclitiques ou proclitiques—voir P. Garde, 1968) de plus de deux syllabes, la voyelle de la syllabe précédant ou suivant la syllabe accentuée, se réduit, devient ultra-brève, souvent à peine audible: soit V<sup>2</sup> ou V<sup>2</sup> V<sup>2</sup> = <sup>v</sup>. Exemples:

[vʷoda] «eau», avec l'article défini fém. sing.: [vʷod.ta];  
[druɡa] «autre», [druɡə.ta] «l'autre»;  
[ku'tʃentsɛ] «petit chien», [ku'tʃentsɛto] «le petit chien».

L'intensité de la réduction dépend du tempo du discours et de la courbe intonationnelle.

Chez la plupart des slavophones de X. (mais aussi en milieu urbain, à Aridhèa ou même à Edhessa), ces réductions vocaliques sont appliquées en grec dans les mots de plus de deux syllabes.

Dans le milieu scolaire, selon l'attitude normative en vigueur, on s'attache à l'accent local, mais, très curieusement, de façon sélective: on tend à corriger essentiellement les réalisations du système consonnantique, et dans celui-ci les chuintantes sont particulièrement visées. C'est aussi ce qui disparaît en premier. Les réalisations de /x/ n'attirent pas l'attention et la variante vélaire du /l/ est encore très tenace. Quant au système vocalique où l'on observe une transposition en grec des variantes combinatoires du système dialectal, il semble passer inaperçu et se maintient. On doit remarquer que, chez les locuteurs pontiques, les interférences les plus importantes, en grec, proviennent du système vocalique et accentuel.<sup>10</sup> Ce fait a une certaine importance pour la «correction des fautes» en milieu scolaire. En effet, pour qu'une norme puisse s'appliquer, il faut que la réalisation déviante soit clairement perçue par l'instituteur lui-même et que ce dernier soit en mesure de reproduire la «bonne réalisation». A X., ceci est essentiellement le fait des institutrices venues de l'extérieur (deux sur quatre au moment de ma dernière enquête).

Au regard des interférences phonologiques possibles que je viens d'exposer rapidement, on peut définir actuellement deux «accents» autochtones en grec:

- un accent maximal: réalisations chuintantes de /s/, /z/, plus l'ensemble de ce que j'ai énuméré;
- un accent minimal où le système consonnantique n'est plus en jeu, si ce n'est parfois des traces de vélarisation

10. Le système vocalique du pontique parlé à X. (provenant de la zone située autour de Gümüşhane en Turquie orientale, villages de xuf'li, yare'ndi, foxto'rmi, xutu'fa) est le suivant: /i, e, æ, a, o, u/. Les voyelles en syllabe atone ne sont pas affectées. L'accent est du type grec commun, mais à la différence de ce dernier, en pontique il se réalise par une montée mélodique de la voix, qui, à l'audition donne une impression «tonale» très caractéristique.

tion de /l/, mais où l'on a, de façon plus ou moins intense, les variantes vocaliques mentionnées.

Exemple d'accent minimal: Fille âgée de 21 ans, scolarité: jusqu'au lycée. (transcription phonétique):

[#'ne ksira'sija 'eçi 'pa'no # na ta 'vyʷazun ta 'kə'kaʷa / «Oui, là-haut il y a de la sécheresse # pour enlever les os/

ta dʷa'vaz' i o pa'pas / mi'razən 'ðo'ra... #  
le prêtre fait l'office / on distribue des cadeaux # »

[ 'ne] «oui», forme normale [ 'ne]  
[ksira'sija], forme normale [ksira'sia]

On remarque également le /u/ centralisé [u] ou réduit [ə] des verbes [vʷazun] «on enlève» et [mi'razən] «on distribue», et le /i/ réalisé ultra-bref de [dʷa'vaz'] «il lit», forme normale [ðja'vazi]; la réalisation occlusive de [ð] est accidentelle chez l'institutrice.

### Le milieu familial

Avant l'approche quantitative susceptible d'indiquer les tendances évolutives où s'inscrivent les faits mentionnés, on peut essayer de les voir à l'œuvre dans le milieu familial. S'il offre en effet à l'enfance les moyens d'acquiescer la compétence langagière, il peut, à partir de l'âge scolaire (six ans), s'opposer à ou favoriser les innovations provenant de la communauté scolaire. Cette dernière n'a pas de prolongation au-delà des heures de classe. Le temps de loisir se répartit entre la maison proprement dite et les groupes de jeux qui respectent encore le clivage autochtones/pontiques. La polarisation entre l'école et la maison reste la seule vraiment opératoire dans le processus d'acquisition des codes pour les locuteurs, de l'enfance à l'adolescence.

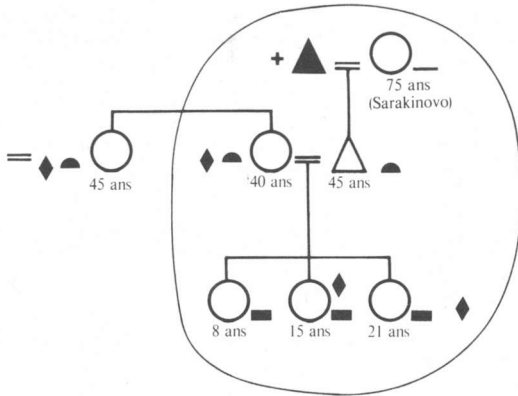
### Trois maisonnées: essai de cartographie:

Voir page 153.

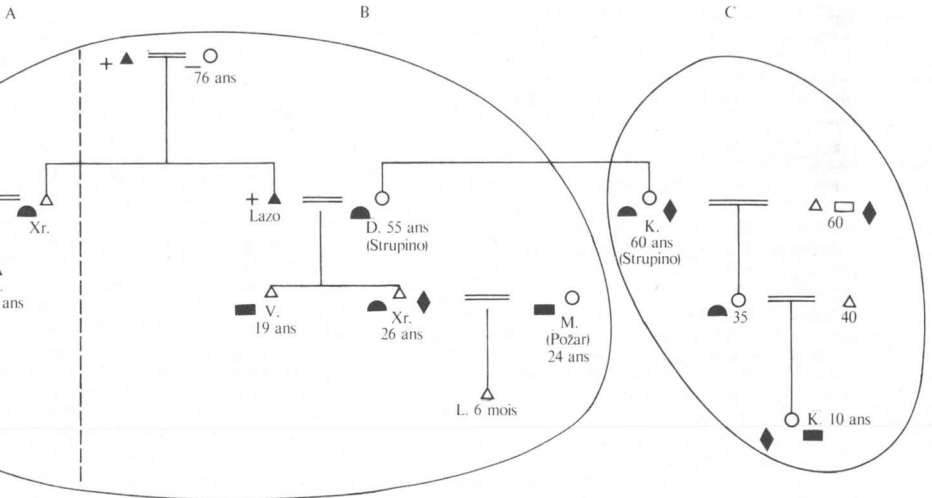
Sur le plan de la résidence, on remarque la persistance de la cohabitation de trois générations: grands-parents, enfants, petits-enfants. Ceci est tout à fait important pour le maintien de la langue locale: les grands-mères, dont certaines ne sont pas grecophones, s'occupent des enfants en bas-âge quand les mères sont aux champs. Or les enfants *communiquent* avec les grands-parents.

L'importance de ces derniers, surtout des grands-mères, est fondamentale pour la reproduction de la compétence active de la langue locale; en effet, jusqu'à l'adolescence, les enfants passent un temps considérable à la maison, c'est-à-dire en milieu essentiellement féminin (les hommes sont au café). Je dois préciser ici

Famille de I.P., 40-50 ans, agriculteur (40 str.), actuellement conseiller municipal:



Familles S. et I.:



Code:

+ ▲ : membre décédé (jusqu'en 1976)

( ) : Village natal (nom indigène)

— : Unité de résidence

- - - : Grande maison séparée

◆ : Préférence exprimée pour le dialecte dans les domaines des productions orales (chants, contes, traditions, etc.)

— : Pas de maîtrise du grec parlé

● : Maîtrise du grec parlé avec accent maximal

◻ : Maîtrise du grec parlé avec accent maximal réduit aux interférences /l/ et /s/ du système consonnantique + toutes celles du système vocalique.

■ : Très bonne maîtrise du grec parlé avec accent minimal (trace de réalisation velarisée du /l/ + réalisation relâchée des voyelles en syllabe atone).

que la «maison» c'est aussi bien l'intérieur que la cour où s'effectuent de nombreuses activités pendant la période estivale: triages divers, éventuellement tissage (mais c'est plutôt une activité hivernale, d'octobre à mars), lavages, cuisine d'été. Ainsi, les deux maisonnières de S., issues de la séparation des frères Xr. et Lazo, font cour commune, et de ce point de vue leurs femmes constituent un groupe d'échanges linguistiques où domine la langue locale. C'est qu'en effet la présence d'une grand-mère ou, dans le cas B, d'une aïeule, suffit pour empêcher l'emploi du grec. Mais au-delà de cette situation de fait qui berce encore les nourrissons de nos généalogies, il faut relever la volonté de parler aux enfants en dialecte. Sur ce point le comportement des autochtones est à l'opposé de celui des pontiques qui n'utilisent maintenant que le grec lorsqu'ils s'adressent aux enfants et aux adolescents. Dans ce dernier groupe, seule la connaissance passive du dialecte est assurée pour les jeunes locuteurs de la tranche d'âge de 0 à 20 ans. Situation d'autant plus paradoxale que, dans le discours idéologique, le pontique n'est pas marqué négativement, bien au contraire.

Pour nos jeunes locuteurs la préférence exprimée pour le dialecte dans la transmission des productions orales fort goûtées fait apparaître un élément de choix dans son maintien. Je n'ai trouvé, par ailleurs, une préférence exprimée pour le grec que chez un instituteur autochtone («la langue grecque est plus belle, plus riche, plus euphonique que le dialecte slave»). La maîtrise du grec est une nécessité; la maîtrise du dialecte apparaît comme un moyen privilégié d'accès à la culture locale. Ainsi, lorsque je menais en grec mes interviews sur les croyances, les interlocuteurs jeunes passaient assez rapidement au dialecte.

La pression de l'école en matière de performance linguistique a eu des résultats indiscutables, d'autant plus que la réussite scolaire est sentie par tous comme une nécessité, l'école étant un moyen de mobilité sociale. Le résultat le plus clair que nos exemples font apparaître, c'est le passage à un bilinguisme coordonné. On peut remarquer que pour le critère phonologique choisi, il s'établit assez lentement; on trouve encore l'accent maximal chez un locuteur de 26 ans (en B), qui a été jusqu'au lycée technique. Il peut s'agir bien sûr d'un cas individuel il mérite d'être relevé, d'autant plus que chez les hommes, le service militaire qui impose un déplacement de deux ans hors de la région, accélère la perte de certaines interférences (surtout la réalisation chuintante de /s/, /z/); c'est ce qui donne l'accent intermédiaire symbolisé □ qui apparaît chez des locuteurs masculins dès la tranche d'âge de 60 ans.

On remarque également que la stratification sociale entre paysans riches (la branche A de S., le cafetier, la famille I.P.), moyens (la maison C) ou pauvres (la branche B de S.), ne joue pratiquement pas.

Enfin le cas de M., épouse de Xr. de la branche B de S., doit retenir notre attention. Cette jeune femme, née

dans le beau village homogène de Lutraki (anc. Požar ou Požarcko), a passé dans son enfance plusieurs années en RSF de Macédoine (Yougoslavie) où elle a été scolarisée. Revenue en Grèce vers l'âge de dix ans, elle a non seulement appris la langue, mais on s'aperçoit que ses performances sont meilleures que celles de son mari, qui a fait toute sa scolarité en langue grecque. Ici intervient une attitude nouvelle dans l'activité langagière: chaque code appris doit être réalisé le mieux possible (comme n'importe quelle langue étrangère). On observe ici un normalisme égalitaire, qui se manifeste de façon isolée chez de jeunes locuteurs bien scolarisés des deux groupes (j'ai rencontré un cas similaire chez les pontiques) et qui s'oppose à l'interférence considérée comme «faute».

Après ce bref commentaire il convient d'avancer quelques explications quant au maintien de la langue locale chez les autochtones.

Compte-tenu des facteurs historiques et sociologiques évoqués, le maintien semble lié à l'amélioration des conditions de vie des paysans au cours des vingt dernières années, de telle sorte que l'émigration massive des années 60 n'a que très peu touché la région. Un autre facteur est plus difficile à saisir: les autochtones resteraient plus liés à leur région que les grecs d'Asie Mineure (et à X., que les pontiques), de telle sorte que malgré les pertes de la guerre, ils ont repris une grande importance dans la vie locale de la micro-région. On aboutit alors à un équilibre qui s'exprime, sur le plan linguistique, dans le bilinguisme total des jeunes, et, du côté de l'état, par l'abandon de la méfiance injuste qui mettait en doute, au niveau national, le caractère grec de ces populations.

Actuellement, l'activité culturelle locale est largement due aux autochtones, aussi bien à Edhessa même que dans les villages. A la fête nationale du 28 octobre 76, à Aridhëa, les danses populaires furent exécutées par un groupe de *Orma* et un autre de *Promahi*. Les pontiques, par contre, étaient représentés par un groupe venu de Salonique. Bien entendu la tolérance officielle ne s'étend pas encore aux productions orales (chants, contes, etc.) et c'est dommage, car il s'agit ici de l'avenir culturel des zones rurales de Grèce. Une partie importante des cultures locales est liée aux dialectes qui en sont les vecteurs; en tant que tels, ces derniers font partie du patrimoine commun des groupes divers qui ont constitué, au cours de l'histoire, la nation grecque (qu'ils soient rouméliotes, arvanites, aroumains, chypristes ou macédoniens).

A la différence des pontiques, le groupe autochtone de X. n'est pas encore massivement touché par l'exode rural. Il maintient même des liens privilégiés d'alliance avec les villages de montagne, c'est-à-dire avec une zone culturellement homogène. Ces villages se sont relativement appauvris après la guerre en raison des

changements survenus dans l'agriculture: la réduction de l'élevage ovin a, comme partout dans les Balkans, frappé un équilibre agro-pastoral traditionnel. Les limitations dues au climat ou au sol n'ont pas permis l'extension des cultures modernes, en particulier des arbres fruitiers (essentiellement le pêcher) qui constitue actuellement la ressource principale des villages de plaine. Mais ils continuent de jouir du prestige des anciens villages libres et leurs femmes sont bien accueillies. La tendance à l'endogamie de groupe reste dominante en milieu rural et garantit le maintien de la langue.

La solution aux problèmes posés par l'intégration dans une communauté nationale où le grec prédomine est constituée par l'extension d'un bilinguisme coordonné qui tend à se généraliser. On pourrait dire que c'est là le résultat le plus évident d'un changement social qui favorise les autochtones, puisqu'il amène une urbanisation plus rapide des groupes micrasiatiques.

Dans toute situation de ce genre on doit considérer deux pôles:

1) Un pôle des besoins réels de la communication pour laquelle la différence linguistique peut constituer un obstacle objectif, lorsqu'elle rend difficile ou même empêche l'intercompréhension. Le bilinguisme, c'est-à-dire l'apprentissage de plusieurs codes, constitue le mécanisme d'adaptation essentiel à cette situation.

2) Un pôle des besoins sociaux spécifiques qui peut utiliser la différence linguistique sensible d'une façon que j'appellerai sémiotique.

Nous en avons ici un exemple déterminé historiquement. A partir du moment où la zone regroupe des populations d'origine diverses, les interférences phonologiques, conséquences du bilinguisme (répondant au pôle 1), en viennent à fonctionner comme des signes de reconnaissance permettant de classer l'interlocuteur dans tel ou tel groupe.

Il est certain que ce deuxième pôle peut avoir été favorisé par la disparition d'autres «marqueurs» tels que le costume local ou la religion. Les besoins du second pôle peuvent être assez prégnants, bien que difficilement discernables, pour soutenir la survie d'une langue locale. La sociolinguistique typologique, qu'elle décrive des situations concrètes de plurilinguisme ou qu'elle propose des applications propres à orienter la politique linguistique d'un état (voir par exemple *Language Survey in Developing Nations*, 1975), est encore tributaire d'une vision unitaire de la communauté linguistique. La diversité linguistique qui constitue l'objet central de la discipline est considérée comme un phénomène essentiellement transitoire. Les observations de terrain révèlent de plus en plus que cette image était trompeuse: les dialectes et langues locales vouées à la disparition prochaine par la dialectologie classique ont la vie dure, même dans des pays qui présentent une forte homogénéité linguistique (comme la France). Dans le cas présent, on peut prévoir l'évolution

suivante: la langue locale bulgaro-macédonienne se maintiendra dans le cadre d'usages que j'ai esquissé plus haut. Si la tendance démographique amorcée se poursuit, les pontiques vont se déurbaniser les premiers; dans ce cas les autochtones verront leur importance s'accroître, si eux-mêmes ne sont pas touchés massivement par l'urbanisation. Parallèlement à cela, on peut aisément prévoir la disparition de l'accent maximal en grec local.

On voit que la situation actuelle constitue un mécanisme d'adaptation à la forme que revêt actuellement la communauté: au niveau purement local, le plurilinguisme engendre un jeu stylistique qui permet aux locuteurs autochtones de se reconnaître comme membres du même groupe. Au niveau global, la maîtrise du grec accompagne l'inclusion dans l'ensemble plus vaste des citoyens helléniques.

J'ai évité jusqu'à présent d'utiliser les notions de «groupe ethnique», d'«ethnie», à dessein; ces notions ont, à mon avis, le défaut de masquer la relativité des critères déterminants, qui sont souvent livrés au choix arbitraire de l'observateur. Dans de nombreux cas on a tendance à recourir à la «conscience ethnique» des membres du groupe. Ce dernier critère est opératoire dans certains cas, mais pas toujours. Il faut bien voir que, comme toute ce qui relève de la «conscience», la formation économique et sociale et son idéologie sont déterminantes. Pour notre groupe local on doit absolument tenir compte du fait qu'il est inclue dans une société complexe en voie d'industrialisation et qu'à cette société correspond l'existence d'un état qui, en Macédoine, a environ cinquante ans d'existence. A X., l'opposition la plus fortement exprimée reste celle entre autochtones et pontiques. Au delà de l'espace régional cette opposition n'est plus pertinente et vis-à-vis de l'étranger au sens «administratif» du terme, la communauté de référence est la communauté nationale. Ce phénomène est récent, puisqu'il ne touche, en gros, que deux générations, mais il n'est pas moins effectif. On observe ainsi un attachement à la langue locale qui reste très fort dans le contexte local; si l'on considère le contexte de l'exode rural, que ce soit sous sa forme d'émigration à l'étranger ou d'installation dans les grands centres urbains, c'est le grec qui devient dominant et la connaissance d'un dialecte ne sert plus qu'à rappeler l'origine régionale et, plus spécialement, rurale. Une telle référence aux origines villageoises est marquée négativement dans la culture urbaine contemporaine et ceci peut entraîner un renforcement de l'usage exclusif du grec au cours du processus d'urbanisation.

Ce n'est que par ce biais que l'un des facteurs les plus importants du changement culturel dans la campagne grecque peut soutenir une unification linguistique, qui, jusqu'à présent, est imposée d'en haut. Mais ce mouvement rencontre, dans notre région, des facteurs contradictoires: l'élévation indiscutable du niveau de vie



des agriculteurs, depuis la fin de la guerre, les soins particuliers avec lesquels la dictature septennale a traité cette région frontalière, le cadre naturel qui en fait une zone prospère, renforcent sans aucun doute un attachement traditionnel à la micro-région; attachement qui est le propre des autochtones. Dans le cadre de la culture locale, l'emploi d'un vernaculaire bulgaro-macédonien est toujours considéré comme un fait allant de soi, comme un élément nécessaire à la reproduction de certains produits culturels.

Nous observons aujourd'hui une situation très proche de celle décrite pour les Koutsovalaques de Métsovo dans un article qui est resté unique en son genre (Recatas, 1934). Mais, à la différence de ce qui se passe pour l'aroumain, la pression étatique, qui a fait du dialecte slave une sorte de langue interdite, a augmenté considérablement le pouvoir de «marquage sémiotique» s'attachant à son usage.

Ce dernier point nous ramène au propos initial qu'introduit l'exergue de 1874, dont la référence historique constitue un préliminaire inévitable à toute approche sociolinguistique de la Grèce du Nord. En effet le genre de plurilinguisme que nous y rencontrons est loin d'être un phénomène isolé en Grèce. Le Sud du pays (Péloponnèse, Attique, Béotie, Eubée du sud et îles côtières) connaît ou a connu l'usage parallèle du grec local et de dialectes arvanites; la Grèce centrale, l'Épire et le Sud de la Macédoine connaissent le bilinguisme gréco-valaque; enfin le pays a eu, après 1924, une population turcophone assez importante.<sup>11</sup> Au-delà de la situation linguistique *réelle* que je m'efforce de décrire, on peut supposer que la spécificité de la place du bulgaro-macédonien en Grèce est imputable à une série de facteurs historiques d'autant plus difficiles à discerner qu'ils relèvent tout autant de l'idéologie que des faits objectifs, mais surtout qu'ils ont changé assez rapidement. On pense, en premier, à l'irrédentisme des pays voisins, Yougoslavie et Bulgarie. Mais, outre le fait qu'il ne constitue pas une donnée continue, on ne peut s'empêcher de remarquer que justement au moment où, après les grands échanges de populations (en gros, après 1926) entre la Grèce, la Turquie et la Bulgarie, la population du pays ne comprend plus de minorités importantes, l'état constitue, par une politique de méfiance vis-à-vis des slavophones, ce que j'appellerais une *minorité implicite*. On connaît encore assez mal les con-

11. Je ne parle ici que des turcophones d'Asie-Mineure et non pas des musulmans de Thrace occidentale ou du Dodécannèse, qui se répartissent entre des turcophones et des bulgarophones (pomaks). L'abandon de la langue turque chez les grecs turcophones est quasiment totale après deux générations.

séquences de cette politique au cours de la Deuxième Guerre Mondiale; même s'il ne faut pas en surestimer l'importance, il est hors de doute, qu'au niveau des intelligencija locales, elle a pu nourrir un certain macédonisme.<sup>12</sup> S'agit-il, tout simplement, du cas, somme toute assez fréquent, des populations frontalières, auxquelles un état unitaire propose l'assimilation, une sorte d'Alsace des Balkans? Ou bien d'un phénomène foncièrement différent?

Afin d'indiquer une direction de recherche, on pourrait, je pense, formuler une hypothèse de travail à partir de deux constatations:

La première concerne la spécificité de la situation gréco-macédonienne, qui concentre en faisceau les facteurs énumérés plus haut: l'irrédentisme qui s'est déplacé de la Bulgarie à la Yougoslavie, enfin tous les traits qu'évoque l'analogie avec l'Alsace, analogie déjà présente dans la littérature nationaliste grecque du début du siècle.

La seconde constatation pose, à mon avis, des problèmes beaucoup plus importants. Dans l'entre-deux-guerres, les dialectes bulgaro-macédoniens commencent à poser un problème pour l'état au moment où ils ne représentent plus qu'une faible minorité, statistiquement parlant. Il semble y avoir là une étrange contradiction qui n'est pas sans relation avec celle qui surgit après la Deuxième Guerre Mondiale: alors que la RSF de Macédoine produit, depuis son existence, une littérature irrédentiste très agressive à l'égard de la Macédoine grecque, ceci n'a pas empêché que les relations entre les deux pays soient excellentes, eût égard à un contexte balcanique très tendu jusqu'à ces dernières années.

Ces faits amènent à se poser la question suivante: quelle a pu être la fonction idéologique d'un «problème slavomacédonien» plus ou moins fictif, d'une part sur le plan local et d'autre part sur le plan national, dans une période où la Grèce, après la guerre civile, connaissait des problèmes sociaux importants et un véritable problème national, celui de l'indépendance de Chypre?

Le danger imaginaire que représente l'usage d'une langue locale masque-t-il un danger plus réel? Ce mécanisme peut continuer de faire fonction de fétiche, tant que la langue locale se maintient. En l'absence d'études plus approfondies du phénomène, on peut simplement redire qu'une société se pose des faux problèmes afin de ne pas avoir à considérer les vrais.

12. A titre d'exemple, je rappellerai simplement que des «historiens» comme Naum Pejov, Todor Simovski, Risto Andonovski, sont des macédoniens de Grèce.

BIBLIOGRAPHIE

- D.M. Brancoff, 1905, *La Macédoine et sa population chrétienne*, Plon, Paris, 267 p. + deux cartes.
- Joshua A. Fishman, 1972, *Language in Sociocultural Change*, Stanford University Press, Stanford, 375 p.
- P. Garde 1968, *L'Accent*, PUF, Paris, 171 p.
- William F. Mackey, 1972, «The description of Bilingualism», in Joshua A. Fishman (ed.): *Readings in the Sociology of Language*, Mouton — The Hague, pp. 554-584.
- S. Ohanessian, Ch.A. Ferguson and Ed. G. Polomé (edit.), 1975, *Language Surveys in Developing Nations*, Center for Applied Linguistics, 226 p.
- B. Recatas, 1934, *L'état actuel du bilinguisme chez les Macédo-Roumains du Pinde et le rôle de la femme dans le langage*, Droz, Paris, IX + 53 p.
- Hanuah Rosén, 1959, «Sibilants and cognate phones in one form of Modern Greek», *Phonetica*, 3 (1959), pp. 217-237.
- Joan Rubin, 1977, «Language Change and Language Planning», in *Sociocultural Dimensions of Language Change*, A.C. Press, pp. 253-269.
- Γιάννη Κορδάτου, 1973, *Ιστορία του γλωσσικού μας ζητήματος*, Μπουκουμάνη, Αθήνα, 270 σελ. Voir en particulier pp. 159-171.
- Στέφανου Παπαδόπουλου, 1970, *Εκπαιδευτική και κοινωνική δραστηριότητα του Έλληνισμού της Μακεδονίας κατά τον τελευταίο αιώνα της Τουρκοκρατίας*, Θεσσαλονίκη, 290 σελ.
- Μ. Σετάτου, 1973, *Φωνολογία της κοινής νεοελληνικής*, Παπαζήση, Αθήνα, 79 σελ.
- Κώστα Ι. Σίβνα, 1974, *Η Έδεσσα επί Τουρκοκρατίας*, Θεσσαλονίκη, 66 σελ.
- Μανόλη Τριανταφυλλίδη, 1916, *Η γλώσσα μας στα σχολεία της Μακεδονίας*, Αθήνα, 36 σελ.
- Μιχαήλ Χουλιάρη, 1975, *Γεωγραφική, διοικητική και πληθυσμιακή εξέλιξις της Ελλάδος*, ΕΚΚΕ, Αθήνα, (Τ. Α': 1975, Τ. Β': 1976).
- Έδεσσαϊκά Χρονικά*: Revue trimestrielle, depuis 1971, Edhessa. Contient de nombreux articles historiques concernant la période de la Lutte Macédonienne. Voir en particulier:
- Κ. Φ. Σταλίδη, 1973, «Η κατάσταση της παιδείας στα χωριά της περιφέρειας Έδεσσας τα τελευταία χρόνια του περασμένου αιώνα», in *Ε.Χ.*, τ. 4 (1973), pp. 11-19.
- Στη χώρα του Μεγάλου Αλεξάνδρου*, Έκδ. Νομαρχίας Πέλλης, 1973, 235 σελ.
- Στοιχεία συντάξεως και εξέλιξεως των δήμων και κοινοτήτων*, Αθήνα, Ιούνιος 1962, (37-Νομός Πέλλης).
- Λεξικόν των Δήμων, κοινοτήτων και συνοικισμών της Ελλάδος*, Έθνικόν Τυπογραφείον, Αθήνα, 1961.